Un Paquet de Lettres.

Histoires Sentimentales

Peu de temps après la mort de M. Philippe de Trécamps, je fus prié par la famille d'examiner et de classer les nombreux papiers qu'il laissait. M. de Trécamps ayant été ambassadeur auprès de deux Etats importants et directement mêlé au mouvement politique et intellectuel du second Empire, je pensai que le travail que l'on me demandait présentait un vif intérêt, et je m'en chargeai avec plaisir. J'avais rencontré quelquefois M. de Trécamps, dont la haute figure restait gravée dans mon souvenir : de plus, je savais qu'il avait été un homme supérieur dans tout le sens du mot, que son rôle historique, quoique considérable, n'avait pourtant correspondu ni à la puissance de son intelligence, ni à l'élévation de ses sentiments : qu'il n'avait pas trouvé le rapport exact entre ses facultés et ses actions, en sorte que, méconnu, discuté, calomnié, il constituait en lui-même une des énigmes qu'auront à étudier les historiens de l'avenir.

Je me promettais donc de trouver mille renseignements précieux sur les hommes de son époque et sur lui-même dans les liasses qu'on me confiait, et c'est avec curiosité que je me mis à les parcourir.

J'avais déjà travaillé plusieurs semaines sans trouver autre chose que des correspondances d'affaires. L'absence absolue de documents intimes, qui, d'abord, m'avait à peine frappé, me causait peu à peu une légère irritation. Je me l'expliquai, d'ailleurs, sans peine; je pensais que M. de Trécamps, ne voulant laisser aucun renseignement sur sa vie privée, avait détruit toutes celles de ses lettres qui n'avaient pas un intérêt historique, et mon estime pour son caractère en fut augmentée, comme aussi ma curiosité de le mieux connaître.

—Cet homme calme et grave, me disais-je, a cependant été un homme. Sachant que la postérité s'occuperait de lui, il a en devant elle la pudeur de ses faiblesses, et jusqu'après sa mort, il est fidèle à ce principe de bonne éducation qu'il ne faut pas occuper les autres de soi même. C'est là un trait qui en vaut bien un autre; mais c'est le seul sur lequel un futur biographe ne pourra avoir aucun doute....

Tout à coup, au fond d'un carton, je découvris un dossier d'une quarantaine de lettres qui me fit pousser un cri de joie.

Elles étaient classées selon le même procédé que les autres, pliées en deux, en longueur, marquées au dos d'une majuscule et d'un chiffre romain et numérotées; au-dessous de chaque numéro, se trouvaient quelques lignes de la main de M. de Trécamps.

Sur le papier ficelé qui les enveloppait, on lisait: "Lettres de ....—1840 à 1852.—A brûler à la prochaine revision."

M. de Trécamps ne s'était-il jamais décidé à se séparer de ces lettres, ou les avait il simplement oubliées? Leur aspect poussiéreux, l'usure du papier qui les entourait et les plis marqués du ruban qui les attachait constituaient une sorte de présomption en faveur de la seconde hypothèse. Du reste, je ne me posai pas tout d'abord la question, et je me hâtai de jouir de l'aubaine inattendue.

La première lettre, datée du 6 juin 1840, racontait sur un ton de lyrisme échevelé les débuts d'une liaison pareille à beaucoup d'autres: on y voyait comment l'héroïne, plus âgée que M. de Trécamps, s'était prise pour lui d'une passion aveugle, folle, absorbante, qui s'exhalait dans le silence du temps.

"Votre amour est comme un rayon de soleil qui vient réchauffer l'hiver de mon âme. Soyez béni, vous que Dieu a mis sur ma route pour le bonheur que vous me donnez! J'allais devant moi, sans foi, sans courage, doutant de tout: vous m'avez rendu la force, vous m'avez ouvert le ciel.... Eh! qu'importe le monde, avec ses froids préjugés ... Vous êtes à moi, je suis à vous, que nous faut-il de plus?"

Sur le verso, au-dessous du numéro 1, M. de Trécamps, gagné par la contagion de cette passion débordante, avait écrit dans le même style:

"Comment ai-je mérité d'être tant aimé? Je mets ma vie, mon être, mes ambitions aux pieds de cet ange. Et qu'est-ce que tout cela pour reconnaître le sacrifice que m'a fait la plus pure et la plus sainte des femmes?".

Tantôt, ils se lamentaient, elle dans ses lettres, lui sur leurs versos,—qui formaient ainsi une sorte de journal intime, des cruautés de la séparation, et des mélancolies de l'absence; tantôt, après quelque rencontre, ils exultaient de bonheur:

"Quelle joie!.... quelle félicité! Ah! la mort peut venir: je ne la redoute pas!.... Après les angoisses de l'attente, ô mon bien-aimé, la minute où mon cœur a battu sur ton cœur a été un de ces instants qui valent l'éternité et pour lesquels on donnerait son âme...."

Sur le verso, au-dessous du numéro 12, il y avait ces mots, qui indiquent déjà une reprise de possession de soi-même:

"Ces ivresses sont d'autant plus vives qu'elles sont plus rares et que nous sommes séparés par plus d'obstacles; qui sait si nous voyant plus librement nous nous aimerions autant?"

A partir du numéro 15, les lettres étaient tout à coup datées de Constantinople; aucun détail, d'ailleurs, sur les causes de ce départ, mais une croissante exaltation de mélancolie,—du côté de l'inconnue, en tout cas:

"O mon pauvre ami, c'en est fait!.... Il y a entre nous cette immense mer bleue, limpide et tranquille, qu'aucun souffle n'a troublée pendant qu'elle m'emportait, et qui est restée calme comme un miroir malgré la tempête qui grondait dans mon cœur .... J'étouffais de douleur, je me réfugiais dans les coins les plus obscurs du navire pour pouvoir pleurer loin de tous les yeux, j'appelais un orage qui aurait terminé ma misérable vie, puis je voulais vivre pour te revoir."

Sur le verso:

"Je me sens isolé partout. Il me semble qu'on m'a déchiré un morceau de moi-même. Je souffre beaucoup plus que je ne l'aurais cru de cette séparation dont je n'entrevois pas la fin."

Bientôt, les inquiétudes que suggère l'absence harcelèrent l'esprit de l'inconnue, et certaines pensées angoissantes tournèrent en elle comme des idées fixes: alors, elle écrivit (numéro 23:)

"Pourquoi te le cacher? J'ai peur. J'ai peur de toi, j'ai peur de moi, j'ai peur de tout le monde. Je crains.... Mon Dieu! il me semble que lorsque je t'aurai dit cela, il y aura entre nous quelque chose d'irréparable, et pourtant il faut que je te dise. Il le faut, une force fatale m'y pousse ....Je crains que cette séparation trop longue ne soit mortelle à notre amour....

"Hélas! tu le sais bien, je suis ton aînée .... Ta vie est un printemps, la mienne est un automne .... Quand je l'ai rencontré, j'ai accepté, comme un don du ciel, l'amour que tu m'offrais généreusement. Peut-être ai-je eu fort, peut-être aurais-je dû être assez forte pour te dire de passer ton chemin. Mais, sache-le bien, je ne veux jamais être pour toi un obstacle, une chaîne: je ne veux pas que tu m'aimes, par pitié!...

"Et quand nous nous reverrons, si tu m'as oubliée, si....—hélas! à mon âge, on change vite!—si je ne suis plus celle que tu as aimée, je veux que tu me le dises franchement, loyalement.. Je serai forte, va!.... Mon amour n'est pas égoïste, et si je t'ai donné un peu de bonheur, tu m'en as tant donné, toi, que toutes les larmes que tu me ferais répandre seraient encore bénies!....

"Vois-tu comme je te le disais déjà, j'ai peur!.... Il y a une sorte de balance dans la répartition de mes joies et de mes souffrances, et je te dois tant de joies qu'il faudra sans doute que je souffre cruellement par toi pour les expier. Mais que cela ne te retienne pas. Tu peux me déchirer le cœur: je t'en cacherai bien le sang!"

Sur le verso:

"Non, l'absence ne diminue pas le sentiment que j'éprouve pour elle.... Par quelle bizarre coquetterie me parle-t-elle ainsi de son âge? .... Elle a peur; moi aussi j'ai peur, je redoute autant qu'elle la fin de cet amour qui depuis dix-huit mois remplit ma vie, et qui devra pourtant finir un jour!.... Mais plus tard, plus tard!.... Et puisqu'il semble que nous devons bientôt nous revoir, ne gâtons pas de tristes pensées la douce attente du retour."

Deux lettres étaient encore remplies des mêmes appréhensions, puis le numéro 26 annonçait en termes délirants ce retour espéré.

"L'heure du retour va sonner, ô mon bien-aimé! Demain,—demain, combien de siècles!—demain, je m'embarquerai sur un vaisseau qui s'appelle la "Frégate." Oh! comme il est beau! comme je l'aime! et pourquoi ne vole-t il pas aussi vite que l'oiseau dont il porte le nom?....

"De longues journées passeront encore où je resterai perdue dans l'immensité de la mer; les yeux fixés sur les nuages qui me devanceront, je penserai à toi, rien qu'à toi, évoquant ta chère image, sentant mon cœur bondir et se briser à la pensée que bientôt, bientôt, je serai près de toi, dans tes bras....

"Et pourtant, que j'ai peur!.. Tu me trouveras changée, vieillie; j'ai trop pleuré, vois-tu!... Mon Dieu!..... si le moment était venu où.....si cette heure tant attendue du retour devait être l'heure de la séparation!.... Seigneur! Seigneur! pas encore Laissez-moi croire que mon beau rêve n'est pas fini! Laissez qu'il se prolonge encore!....

Sur le verso je lus:

"Moi aussi j'ai une sourde appréhension à la pensée de ce retour.... On s'accoutume à tout: ne nous étions-nous pas accoutumés à la séparation, et n'y a-t-il pas une grande douceur à s'aimer à distance.... Je sens que je l'aime encore autant qu'à l'heure du départ, et pourtant.. Pourquoi donc a-t-elle éveillé en moi tant de tâcheuses idées?.... C'est elle qui les a appelées; moi, je ne puis plus les chasser. Elle est trop simple, trop naturelle: une femme plus habile ne m'aurait rien dit de son âge, ni de la fin de notre amour, ni de ses angoisses.... Et puis, elle me parle de la rupture comme si elle ne devait être cruelle que pour elle seule; je finirai par la considérer ainsi.... Décidément, il n'y a que les rouées qui sachent prolonger l'amour!"

Ce dernier mot me parut terrible dans sa féroce vérité, et soudain il éclaira pour moi d'une lumière, intense non seulement l'égoïsme de M. de Trécamps, mais celui de tous les hommes....

Un intervalle de cinq mois séparait cette lettre de la suivante. Sans doute, les deux amants avaient été réunis, probablement sans grand obstacle, assez libres de se voir pour qu'ils n'eussent pas à recourir à la correspondance, ou peut-être, pour des raisons de prudence impossibles à déterminer, M. de Trécamps avait-il détruit les lettres de cette période. En sorte que c'est sans aucune préparation qu'on voyait soudain éclater la rupture. Mais le ton même de la lettre No 29 permettait jusqu'à un certain point de reconstituer la dernière phase du drame intime qui finissait là:

"Adieu, Philippe, adieu!.... quand tu recevras ces lignes, je serai loin de toi, et cette fois pour jamais!....

"Tu ne t'attends pas, peut-être, à ce brusque départ, qu'en apparence, en effet, rien ne justifie, car, depuis que je t'ai retrouvé à mon retour d'Orient, tu as été aussi bon, aussi affectueux, aussi tendre.... Tu vois, je n'ai pas un reproche à te faire, et pourtant je m'en vais.... C'est que je t'ai deviné quand même tu t'efforçais de me cacher ce qui se passait en toi; un amour comme le mien est clairvoyant, mon ami!....

"O vous autres hommes qu'absorbent tant de menus soucis, qui avez des ambitions et n'en savez pas faire le sacrifice, vous ne pouvez aimer qu'à moitié; les femmes seules savent se donner entières....

"Adieu, adieu!.... Je ne veux pas t'écrire tout ce qu'il y a dans mon cœur, car ma lettre ne finirait jamais.... Et puis, que pourrais-je te dire de plus que ce mot: "Adieu," où je mets tout ce que j'ai d'amour pour toi et toute la douleur dont je suis déchirée en te l'écrivant?.... Adieu adieu!.... Et sois béni! sois béni pour avoir illuminé ma vie!.... Sois béni pour m'avoir aimée!.... Sois béni parce que je t'ai aimé!...." Mon Dieu! je voudrais t'écrire encore! Tant que je t'écris, tu es encore à moi: tant que tu n'as pas reçu cette lettre, l'irrévocable n'est pas accompli!.... Et pourtant, il faut qu'elle parte, et que je parte aussi, et que tu ne sache pas où je suis, car si tu le savais, tu viendrais me chercher, et si, le sachant, tu ne venais pas, alors, vois tu, j'en mourrais....

"Adieu donc, adieu; je te quitte, et je t'adore ..."

Sur le verso:

"Je ne m'attendais point à ce coup, et j'en suis profondément troublé .... L'aimais-je moins? L'ai-je jamais aimée comme elle croyait l'être? Je ne sais pas.... Ce doute me poursuivra longtemps comme un remords, car je pense à tout ce qu'elle a sacrifié pour moi.... Comme elle a souffert, et comme elle souffrira encore, et par ma faute!.... J'ai honte d'avoir été tant aimé, et d'avoir, au fond, aimé si peu.... Je n'ose m'avouer ce qui se passe en moi.... Moi aussi, je pourrais remplir des pages, si je laissais déborder mon cœur.. Mon cœur? suis-je bien sûr d'en avoir un?.... Et je ne sais pas où elle est!.... Et si je le savais... Non, non! je ne veux pas plus longtemps lire mes pensées; je veux fermer cet épisode de ma vie!..

Quatre lettres suivaient encore: assez brèves, écrites à de lointains intervalles, d'année en année, presque indifférentes, avec ici et là, une phrase où grondait une passion mal éteinte, Elles roulaient sur divers événements: mariages et deuils, conservant à peine un cachet d'intimité. Sur le verso de la lettre No 34, on pouvait lire ces lignes de M. de Trécamps:

"J'apprends enfin qu'elle s'est réconciliée avec son mari. C'est une pensée qui autrefois m'aurait donné des tourments de damné, et qui maintenant soulage ma conscience d'un grand poids. Il a pardonné: le monde le blâmera sans doute.... Que sera désormais sa vie?.... Puisse-t-elle avoir encore un peu de bonheur! puisse sa pauvre âme que j'ai ravagée retrouver le calme et la paix!.... Tant de larmes versées, et pour laisser si peu de traces!..

La dernière lettre de l'inconnue se terminait ainsi:

"Vous êtes bon de m'avoir écrit. Je ne vous l'aurais pas demandé, mais combien je vous suis reconnaissante de l'avoir fait, et combien je suis fière de penser que ma petite place est réservée en vous malgré les occupations qui vous absorbent! Oui, votre lettre m'est chère et consolante; elle m'a donné la preuve que dans l'infinie fluctuation de tout, il y a des choses qui ne meurent pas, même quand elles ont l'air d'être mortes."

Sur le verso, M. de Trécamps avait tracé l'épitaphe définitive de son amour:

"Je ne lui écrirai plus. Il ne faut pas ranimer les flammes éteintes. Mais je ne l'oublierai jamais, et je relirai ses lettres toutes les fois que je douterai de la bonté et de la noblesse du cœur humain."

.. En moins de deux heures, j'avais parcouru tout le dossier.

Un instant, je rêvai sur ces feuilles jaunies, et il me semblait par moment que je venais de profaner une tombe. Le secret de ces lettres m'oppressait: je sentais peser sur moi le poids de cette douleur éteinte. Je regrettais presque de savoir de M. de Trécamps autre chose que sa vie de diplomate et d'homme public.

Puis, je secouai ces pénibles pensées, et, la curiosité du psychologue reprenant le dessus, je transcrivis les quelques phrases que j'ai rapportées ici avant de brûler ce dossier que je n'aurais pas dû lire.

L'Œuf de Colette.

Conte de Pâques

Il y avait une fois.... une pauvre vieille femme avec une petite fille qui s'en allaient par des grandes routes. Elles n'avaient ni feu, ni lieu et demandaient l'aumône aux passants. L'été elles dormaient dans les fossés, au long des sillons, ou encore à la lisière des forêts. L'hiver elles demandaient permission aux paysans de coucher dans les granges et parfois on les repoussait durement.

Or, un soir—c'était la veille de Pâques—après une longue journée de marche et l'estomac presque vide, elles s'étendirent harassées, près d'une ferme, sur un tas gazonné d'herbe claire. Avant de s'endormir et de fermer ses grands yeux qui semblaient pleins de choses étranges, la petite fille—c'est Colette qu'elle s'appelait—regarda longuement les étoiles épanouies dans le ciel.

—Grand'mère, c'est donc demain le jour de Paques? demanda-t-elle. Quel dommage qu'il n'y ait pas ici une cheminée: j'y aurais placé mon sabot et l'enfant Jésus serait venu cette nuit y mettre pour cadeau un bel œuf de Pâques.....

Colette était une pauvre fille qui brouillait toutes choses, ignorante du catéchisme, et confondant comme on voit, Pâques avec Noël.

La vieille, quoiqu'elle fût bien lasse et qu'elle eût plus envie de pleurer que de parler, lui expliqua que ce n'était qu'à la Noël qu'on met ses souliers dans la cheminée et que vient le petit Jésus pour les remplir de cadeaux et de friandises.

—Et encore, ajouta-t-elle tristement, le petit Jésus ne fait-il visite qu'aux petites filles riches, qui ont un bon chez-soi avec du bon feu dans la cheminée..... Mais Colette était entêtée dans sa foi d'enfant naïve:

—Si le petit Jésus est tout puissant, comme tu me l'as dit, il peut sûrement, s'il le veut, visiter les petites filles qui n'ont pas de cheminée, et leur faire des cadeaux à Pâques aussi bien qu'à la Noël....

Et furtivement, sans que la vieille la vît, elle enleva le méchant sabot qui chaussait son pied droit et le mit en évidence à côté d'elle. Puis, elle tenta de faire sa prière, mais elle était si fatiguée qu'elle s'endormit au milieu sans la pouvoir achever ....

..Or voici, lorsqu'au matin Colette se réveilla, elle poussa un cri de joie en apercevant que le petit sabot placé à côté d'elle contenait un œuf, un bel œuf, tout blanc!

Que s'était-il passé? Etait-ce miracle? était-ce que le petit Jésus, touché par tant de foi charmante unie à tant de malheur, était venu lui-même? ou, plus simplement, était-ce qu'une poule égarée le long du chemin avait trouvé propice ce petit sabot pour y déposer son œuf....

La grand'mère ne voulut pas creuser le problème, et c'eût été inutile, en effet, car la petite Colette ne mit pas en doute que sa prière n'eût été entendue.

Et bien que l'œuf qui lui était ainsi miraculeusement donné ne fût qu'un œuf de poule, un simple œuf de poule, — quand tant d'autres enfants reçoivent ce jour-là des œufs en sucre candi, en praline et en chocolat!.... — Colette se tint toute la journée et même le jour suivant pour la plus heureuse des petites filles: elle était certaine désormais de l'amitié du petit Jésus.

..Et elle marcha plus courageusement le long des grandes routes.

Le Soleil s'éteindra-il un jour?

On a beaucoup parlé ces temps derniers de la fin du monde, à la suite de violentes révolutions géologiques. Nous n'envisagerons pas cette hypothèse, c'est-à-dire la terminaison des jours de notre planète par la dislocation de ses parties constituantes. Mais d'autres causes peuvent produire des résultats aussi désastreux, et parmi ces causes, il en est une qu'un illustre savant anglais mettait jadis en avant: la disparition de l'oxygène.

Oui, hélas! d'après lord Kelvin, un physicien membre de la Société Royale de Londres, dans un délai plus ou moins rapproché, mais qui, dans tous les cas, ne doit pas excéder cinq ou six cents ans, nous aurons absorbé tout le stock d'oxygène contenu dans l'atmosphère.

Et comment vivre sans oxygène?....

D'après le savant anglais, la population actuelle du globe est de 1.500 millions d'hommes; or le terrible prophète, fondant ses calculs sur l'augmentation de la population et le développement des industries qui exigent une forte dépense de combustible, est arrivé à cette conclusion, que la combustion du charbon ne pouvant s'effectuer sans absorber de l'oxygène, dans quelques siècles, la vie deviendrait impossible à la surface de la terre, tout l'oxygène de l'air ayant été absorbé et remplacé par de l'acide carbonique.

Faut-il l'avouer? Les "calculs" de lord Kelvin nous laissent parfaitement froids. Non, si la terre meurt, ou plutôt si la vie disparaît de sa surface, ce ne sera pas faute d'oxygène. Mais comment se produira "la fin du monde"? Est-ce par le choc d'un Jupiter ou d'un Saturne quelconque, sortant brusquement de son orbite? L'illustre Laplace nous a tranquillisés à cet égard. Il a démontré, après des calculs un peu plus sérieux que ceux de lord Kelvin, que les perturbations produites par l'action mutuelle des corps sont périodiques, que par conséquent, nous n'avons rien à redouter de ce côté. Mais, nous courons un autre danger, celui de mourir de froid. Oui, toute chaleur, toute lumière, nous pouvons dire toutes les conditions d'existence nous viennent du soleil. Sans le soleil, la terre ne serait qu'un bloc informe et sans utilité, puisqu'il n'existerait, à sa surface, ni végétation, ni même atmosphère!.... Or, comme tout ce qui existe, le chef de notre système doit se transformer. Un jour, il s'éteindra; un jour le dernier rayon s'échappera de son disque pour se perdre et disparaître dans l'infini de l'espace. Mais ce jour est-il prochain, et combien de générations d'humains passeront encore sur la terre avant qu'il luise, ou plutôt qu'il ne luise plus?

On a calculé que la chaleur que nous recevons du soleil, est d'environ 150 degrés, car elle doit d'abord vaincre le froid d'une centaine de degrés qui nous entoure. Si l'on considère qu'à la surface de l'astre du jour, cette chaleur est 53.000 fois plus forte, on arrive à 8 millions de degrés au-dessus de zéro.

"Laplace, dit un auteur, a prouvé que l'affaiblissement solaire ne pouvait pas être d'un dixième de degré depuis Hipparque, c'est-à-dire depuis deux mille ans environ; il est donc quelque chose de plus petit encore, et, si nous admettons que cette fraction le représente exactement, nous placerons l'astre radieux dans les conditions les plus rapides d'extinction que nous puissions accepter. Or, si notre soleil perd 1/110e de degré en 2.000 ans, il lui faudra 20.000 ans pour en perdre 1, —200.000 ans pour 10,— 2 millions pour 100 et enfin "160 milliards d'années" pour perdre les 8 millions de degrés que nous lui avons reconnus!"

Cent soixante milliards d'années? et l'excellent lord Kelvin parle de quatre ou cinq cents ans!....

Mais continuons notre citation et on va se convaincre que les cent soixante milliards d'années ci-dessus, constituent un minimum.

"Le géomètre Poisson a fait voir, analyse en main, que la terre, pour perdre à sa surface les 3.000 degrés de chaleur qu'elle possédait quand elle était en fusion, a dû mettre environ 100 millions d'années, ce qui fait, en nombre rond, une perte de 1 degré pour chaque période de 33.000 ans. Mais le géomètre Fourier a démontré, de son côté, que les vitesses de refroidissement dans deux sphères inégales sont en raison inverse des carrés de leurs diamètres."

Notre soleil ayant, en réalité, un diamètre 110 fois plus grand que celui de la terre son refroidissement doit se produire 12.100 fois plus lentement, puisque 12.100 représente le carré de 110. Pour avoir le temps que le soleil doit mettre pour perdre un seul degré de chaleur, dans l'hypothèse du rayonnement, il faut donc multiplier 33.000 ans par 12.100, ce qui donne, en nombre rond 400 millions d'années. Maintenant, si vous tenez absolument à avoir le temps nécessaire à l'extinction totale, multipliez 400 millions par 8 millions de degrés et vous arriverez au nombre formidable de 3.200.000 milliards d'années.

En somme, on le voit, nous pouvons demeurer tranquilles, nous et nos descendants. Quand l'atmosphère normale ne contiendra plus d'oxygène, on en fabriquera, à moins qu'à cette époque lointaine, ce qui est fort possible avec les progrès de la science, les poumons et la circulation de nos successeurs puissent se passer de ce qu'on appelait au XVIIIe siècle: "l'air vital."

Le Nez de CHOUPILLE

Figures Singulières

"Le nez de Cléopâtre, dit Pascal, s'il eût été plus court, la face du monde était changée."

Le nez de Choupille n'était pas gros de telles conséquences, mais il n'en fut pas moins un nez prodigieux. Comme à bien des héros obscurs, il ne lui a manqué qu'une plus vaste scène pour devenir illustre, et un poète enthousiaste pour le chanter. J'ai caressé un moment l'espoir d'être cet Homère. J'ai dû y renoncer par découragement. Il faudrait une trop grande lyre pour un si grand nez.

Je me bornerai donc au rôle modeste d'historiographe et me contenterai de faire en simple prose l'ascension de cet Himalaya.

Il va de soi qu'avec un nez pareil, Choupille parlait du nez. J'oserai même risquer ici une expression nouvelle, et dire qu'il vivait du nez.

En effet, toute la pauvre petite personne de Choupille, chétive, ratatinée, recroquevillée, lamentable, semblait n'exister que pour subvenir à l'entretien et à la magnificence de cet objet énorme. Choupille était maigre, et le nez s'engraissait. Choupille était pâle et le nez flamboyait. Choupille était triste, et le nez s'épanouissait. Choupille marmottait à voix basse, et le nez éternuait comme un buccin. Choupille s'effaçait et le nez s'étalait. Choupille, en somme, végétait, et le nez seul vivait. Bref, ce n'est pas à son nez qu'on eût pu appliquer la périphrase d'"appendice nasal." Il était beaucoup plus juste d'appeler tout son être l'appendice corporel de son nez.

Et Choupille le sentait bien. Tout en parlant du nez, il parlait surtout de son nez, et y rapportait les grands comme les menus événements de son sort, et montrait du reste combien il était obsédé de trouver toujours son horizon bouché par cette montagne. Lui-même il disait de son nez:

—Cet animal!

Ce qui prouve qu'il le considérait comme vraiment doué d'une existence propre et personnelle.

Et avec quelle amertume il disait cela! Avec quelles rancœurs et quelles terreurs aussi! On voyait qu'il s'agissait là d'un ennemi, qui lui avait fait beaucoup de mal déjà et qui n'avait certes pas encore désarmé.

Comment, d'ailleurs, eût-il désarmé, le monstre? Il prenait au contraire, chaque jour des forces nouvelles, accaparait toute la substance du pauvre homme, ne s'occupait qu'à croître et embellir avec les années, et devenait d'autant plus orgueilleux et plus prépondérant que Choupille, tout en lui gardant rancune, lui faisait de continuelles concessions.

Car, il faut bien l'avouer, Choupille était lâche envers son vainqueur. Les somptueux habits de triomphe que portait ce conquérant, c'est Choupille qui en fournissait tout le vermillon, le cinabre, le cramoisi, l'écarlate, le pourpre, et tous les rouges où le bleu du ciel venait se fondre en un violet mirifique; et l'on pense bien que toutes ces fleurs-là, ne poussaient pas en les arrosant uniquement avec de l'eau claire.

Hélas! oui, le bon Choupille était un peu ivrogne. Non pas de ces ivrognes qui se jettent dans la boisson comme dans un gouffre et s'y abîment jusqu'à perdre la raison! Choupille ne touchait jamais ce fin fond de l'ivresse. Il restait à mi-côte seulement. Mais s'il ne descendait pas plus bas, il ne remontait pas de là davantage. Il y était donc toujours.

C'est une grave question, que j'ai souvent discutée avec Choupille lui-même, de savoir si son nez était la cause ou l'effet de son ivrognerie. Je soutenais, moi, qu'il en était la cause. Mais Choupille argumentait ferme pour démontrer le contraire.

—C'est toi, lui disais-je, qui as fait ton nez en buvant.

—Pas du tout, me répondit-il; je n'ai bu que pour me consoler de lui.

Et je dois avouer qu'il avait au moins une raison assez concluante en ceci, à savoir que son nez existait avant que lui-même eût pensé à boire. Il reconnaissait bien avoir contribué, par ses libations, aux débordements du misérable; mais il refusait d'endosser la responsabilité des premiers torts.

—Somme toute, disait-il, il y a une chose avérée, limpide: c'est que, dans ce duel entre mon nez et moi, c'est mon nez qui a commencé.

Et, à preuve, il me racontait comment, tout enfant et dès le berceau même, il avait été la victime de ce brigand, victime inconsciente alors et sans défense. Est ce que son parrain, un commis-voyageur facétieux, n'avait pas eu l'idée de l'appeler Dieudonné, à seule fin de faire là dessus un mauvais calembour, et de le surnommer Dieu-du-Nez? Est-ce que sa mère elle-même, sa mère, n'avait pas été obligée de renoncer à le nourrir à cause de ce tampon de chair sous lequel le biberon seul avait pu trouver sa bouche! Est ce que ces premiers pas n'avaient pas été retardés par le poids de cette chose qui lui faisait perdre l'équilibre? Et ses camarades d'enfance, dont les plus bêtes le baptisaient tout de suite du nom de Pifferd! Et les boulettes de papier mâché, et les noyaux de cerises, qui convergaient fatalement, en droite ligne, vers le centre d'attraction de cette cible tout indiquée!

—Ah! s'écriait Choupille, le coquin n'a pas attendu mon premier verre d'eau-de-vie pour avoir déjà l'air d'une aubergine.

Puis, plus tard, que d'autres infamies!

Choupille avait débuté dans le commerce. Mais allez donc faire l'aimable et enjôler le client avec ce "machin-là" dans la figure! On pouffait de rire et l'on n'achetait rien. Renvoyé de quatre maisons, où il n'arrivait pas à vendre, le pauvre commis avait été définitivement dégoûté du négoce par son parrain, l'homme facétieux, qui lui dit un jour:

—Mon cher, tu ne peux te placer que dans les jouets, au rayon des masques. Et encore, ta trombine déprécierait la marchandise.

Choupille s'était retourné vers la comptabilité et les écritures. Mais, pour peu qu'il somnolât entre deux additions, son nez traînait sur la page et il brouillait les chiffres. Et le patron, furieux, de lui dire:

—Ah çà, mon garçon, vous faites donc courir là dessus des hannetons, le derrière trempé dans l'encre?

Choupille avait essayé d'être sauteur-ruisseau. Mais son nez troublait la gravité des études. Et d'ailleurs, aux pupitres mal éclairés où il travaillait, l'ombre portée du géant couvrait toute une feuille de papier timbré, en sorte que Choupille copiait dans les ténèbres et faisait chevaucher ses lignes, ce qui gâchait un tas de feuilles: coût cinquante centimes chacune [double décime non compris.]

En désespoir de cause, Choupille s'était résigné à devenir garçon de café. Mais, en portant sur la main étendue le grand plateau chargé de verres, quand il voulait le passer par-dessus les têtes des consommateurs et qu'il haussait l'avant-bras, son nez trempait dans les mazagrans, reniflait la mousse des bocks, et s'enlizait dans les bavaroises.

Une seule fois dans sa vie, Choupille avait failli bénir son nez et devoir la fortune à l'oppresseur dont lui venaient toutes ses misères. Un banquiste, l'ayant rencontré à la foire au pain d'épices, était tombé en extase devant le monstre. Séance tenante, le Barnum avait offert à Choupille trente sous par jour, la nourriture, et la moitié de la "manche," c'est-à-dire de la quête faite après chaque séance par le phénomène "pour ses petits bénéfices." Choupille serait exhibé sous le nom de l'"Homme-nez."

—Enfin! s'écria Choupille, je vais donc prendre ma revanche!

Et saisissant à deux mains son persécuteur, il lui dit:

—Chacun son tour à être exploité.

—Seulement avait repris le banquiste, tout cela à une condition capitale.

—Capitale! Laquelle? fit Choupille, effrayé, qui voyait déjà son parasite exécuté et confit dans un bocal.

Et à ce point de son récit, il ne pouvait se défendre d'un attendrissement pour son bourreau, qu'il aimait malgré tout.

—Parce que, enfin, ajoutait-il, j'ai beau lui en vouloir, je ne consentirais tout de même pas à me séparer de lui. Il y a si longtemps que nous nous connaissons.

—Ma condition, avait dit en concluant le banquiste, la voici. C'est qu'à partir du moment où nous aurons signé le traité, le nez m'appartiendra par privilège exclusif, et que vous me laisserez le mettre tout à fait en état de nous faire honneur.

—Qu'entendez-vous par là?

—Que j'emploierai tels moyens qu'il me conviendra, à moi connus, et auxquels vous vous prêterez sans réclamations aucunes!....

—Pour?....

—Pour le rendre encore plus gros.

Choupille s'était levé sans demander son reste.

—Non, mais croyez vous? Est-ce possible? disait-il en terminant cette histoire. Voyez-vous cela d'ici? Un particulier qui trouve mon nez insuffisant? C'est trop fort!

—N'empêche, lui ai-je dit souvent, que tu as perdu là une belle occasion. Tu as manqué ton avenir.

—Quel avenir? répondit-il: Ah! je l'ai vu au contraire, cet avenir, je l'ai compris et j'en ai eu horreur. Songe donc à ce que ce fou voulait faire de moi. Rendre mon nez plus gros! Mais alors je n'aurais plus été qu'un nez, rien qu'un nez. Oui, sans doute, c'était la gloire, peut être la fortune. Quoi, cependant? Quand on se sent un homme, c'est dur de se résigner à n'être plus qu'une trompe.

Et il ajoutait mélancoliquement:

—Sans compter qu'à ce jeu-là, j'aurais fini un beau jour par m'éternuer.